

Grâce à l'amitié d'une famille de Saint-Augustin, celle de madame Ve Smith, que j'ai connue, il y a une douzaine d'années, à Québec, où elle avait passé la belle saison, et dont la fille a traduit en anglais mes *Légendes* et mon *Pèlerinage au Cayla*, pour le *Catholic World*, nous sommes présentés à quelques-unes des meilleures familles de l'endroit qui nous entourent de prévenances que nous ne savons comment reconnaître.

M. de Lauréal surtout et M. Robert Bronson nous font les honneurs de leur ville avec une grâce infinie.

M. de Lauréal, vieillard presque octogénaire, mais solide comme les chênes verts qui ombragent son cottage, est un ancien officier français qui, sous la restauration, a fait la campagne de la Grèce. Créole de la Guadeloupe, il y était retourné après avoir quitté le service. Il en a été éloigné par la révolution de 1848, et il est venu, avec madame de Lauréal, abriter ses dernières années sous le ciel élément de la Floride. Sa conversation est d'un attrait que je n'essayerai pas de vous exprimer. Il a tout vu, tout observé, depuis Paris et Cadix jusqu'aux Antilles, depuis Athènes jusqu'à Boston et New-York. Ancien élève de l'école militaire de Saint-Cyr, il nous entretient aussi bien de science et d'art que d'affaires. Il parle aussi pertinemment des arabesques de l'Alhambra et du Généralife que de la culture de la canne à sucre et de l'herbe de Guinée ; des frises du Parthénon et du Prytanée que de la colonisation algérienne et des puits artésiens qui créent des oasis dans le Sahara ; de l'organisation de l'armée française que du haut commerce américain. Tout en nous faisant visiter Saint-Augustin et ses environs, il nous charme par cette fine causerie française qui n'a pas son égale dans le monde.

9 février.

Durant la matinée, claire et pleine du grand soleil méridional, promenade sur le yacht de M. Bronson, qui nous a invité à sortir avec lui en pleine mer et à y prendre un goûter à bord. Le yacht est une fine voile qui court sur la lame comme les dauphins que nous voyons folâtrer autour de nous. La rade est mouchetée blanc, ça et là, par d'autres voiles qui se détachent en saillie sur le fond vert-pomme de l'île Anastasie.

La brise est fraîche et vient du large ; elle fait moutonner les vagues qui déferlent avec d'étranges frissons sur le sable crayeux de la plage. Sous leurs crêtes d'écume blanche, les vagues ont, dans leurs profondeurs translucides, des reflets d'outremer et des teintes émeraude changeantes comme le caméléon. Cette nappe d'eau verdâtre au loin, avec des stries lumineuses, fait l'effet d'une immense table de malachite dont les riches miroitements rappellent ceux que vous avez peut-être admirés sur les célèbres autels de Saint-Paul-hors-des-Murs.

M. Bronson est un jeune patricien du Nord, qui n'a eu que la peine de naître pour être héritier d'une fortune et de deux superbes villas, l'une située sur les bords de l'Hudson, l'autre à Saint-Augustin, où il passe les hivers avec sa famille.

Converti récemment au catholicisme, il arrive de Rome et de la Terre-Sainte, où il est allé retramper sa foi aux sources du christianisme. Grand ami de l'évêque de Saint-Augustin, Mgr Moore, il lui prête, avec une ardeur de néophyte, le concours de son influence et de ses ressources.

Je dépose ici crayon et carnet pour cueillir et savourer de belles oranges qui pendent au-dessus de nos têtes ; car j'écris cette correspondance dans le verger d'un brave floridien de nos amis, le docteur Anderson qui, après nous avoir fait les honneurs de sa villa, nous laisse à nos inspirations dans ce paradis terrestre qu'il habite. Aussi loin que nos regards peuvent pénétrer à travers cette mer de verdure, ils tombent sur des massifs d'orangers chargés à rompre de leurs pommes d'Hespérides, qui jaunissent au soleil comme des boules d'or bruni.

L'époque de la floraison est proche : déjà même les pêcheurs, les acacias, les jasmins, les grenadiers, les myrtes, quelques orangers sont en fleurs et nous donnent des visions de printemps avec des enivrements d'ambrosie et d'arômes étranges sortant des branches avec des symphonies d'oiseaux.

Au sortir de l'orangerie, une courte promenade nous conduit dans une des plus jolies avenues du voisinage, toute plantée de palmiers que les Anglais nomment *palmettoes* et qui ressemblent à de grands lataniers. Rien de gracieux et d'élégant comme ces faisceaux d'éventails verts, au bout de longues tiges souples qui se courbent, se relèvent, se tournent et se retournent en tous sens au moindre caprice de la brise.

Le fort San-Marco est en face de nous, isolé de la ville qu'il domine, entouré d'ouvrages avancés et de glacis tracés, dit-on, d'après le système Vauban. Malgré les sommes immenses qu'il avait coûté à Philippe II, il ne fut complètement achevé qu'en 1756, comme l'atteste l'inscription suivante qu'on lit gravée sur la pierre, au-dessus de la porte d'entrée, avec les armes d'Espagne : *Don Ferdinand, étant roi d'Espagne et Don Alonzo Ferdinand Herida, gouverneur et capitaine-général de Saint-Augustin et ses provinces en Florides, ce fort a été terminé en l'année 1756.*

Ses murailles crénelées revêtues de mousse et de fines tiges d'arbustes qui s'agraffent aux interstices en espa-

lier ; ses bastions et ses courtines avec leurs canons et leurs coulevrines rouillés et renversés de leurs affûts ; ses tourelles placées aux angles des parapets ; sa haute tour d'observation ; les formidables travaux qui protégeaient le pont-levis ; ses sombres casemates vides, rayées de suintements d'humidité sur leurs parois et les arcs de leurs voûtes, toutes pleines de vagues sonorités et de battements d'ailes de chauve-souris ; la chapelle enclavée entre deux casemates, plus nue et plus dépouillée encore avec sa table d'autel desséchée et ses bénitiers ébréchés ; son noir donjon et ses oubliettes où l'on prétend avoir découvert, il y a une trentaine d'années, deux squelettes enfermés dans des cages de fer accrochées au mur ; tout cela, visité dans la solitude et le silence des cours abandonnées, des escaliers tournants, des pavés usés, prend des airs d'étrangeté, de mystère, d'apparition posthume qui donnent des impressions inattendues.

Il n'y avait de gai dans ce tableau que la mine solennelle, les airs entendus et le langage emphatique du vieux sous-officier américain, qui fait les fonctions de cicerone.

Une fois débarrassé de ce singulier personnage, nous fîmes nous asseoir à l'angle d'une courtine, au moment où le soleil qui touchait à l'horizon jetait des paillettes d'or et des auréoles de feu sur les cimes d'orangers et de palmiers en allongeant dans la plaine l'ombre des bastions et la silhouette des tourelles. Nous primes plaisir à évoquer les souvenirs qui sortaient de ces ruines. Nous mettions des sentinelles à chaque tour du guet ; le drapeau espagnol flottait sur les ramparts ; les fanfares militaires appelaient les troupes sous les armes ; faisaient sortir l'une après l'autre des casemates les compagnies de soldats qui paraissent dans la cour, gravissaient les rampes et venaient se ranger le long des parapets. Des éclats de voix d'officiers donnant le commandement, des éclairs de bayonnettes, de sabres, de cuirasses, de casques d'acier poli. Le fort devenu une fourmière humaine, pittoresque, éclatante sous les costumes ibériens. Les soldats rangés autour de leurs pièces, prêts à faire feu, regardant, avec des clignements de fierté, leurs coulevrines allongées dans les meurtrières, la gueule tournée vers l'ennemi.

Et puis, là-bas, en face du fort, les vaisseaux de Drake ou de Davis, embossés dans la rade : sur leurs flancs des vomissements de flammes, des nuages de fumée suivis de roulements de tonnerre, une grêle de projectiles tombant sur le fort San-Marco, qui riposte avec rage, les soldats espagnols se battant comme savaient se battre les régiments du duc d'Albe.

Aux scènes de guerre succédaient les plaisirs et les ennuis de la paix, les attroupements étendus et flâneurs sur le vert des gazons ou dans les flaques d'ombre faites par les ramparts, la galanterie des officiers papillonnant autour des fraîches toilettes arrivées récemment d'Espagne.

La nuit venue, le fort San-Marco s'éclairait de falots errants et d'embrasures lumineuses où s'agitaient des ombres qui dessinaient des profils fantastiques sur les pans de murs d'où montaient des cris de sentinelles et des propos de corps de garde.

Parfois, durant les clairs de lune étoilés des nuits floridiennes, quand la brise de mer secouait son éventail chargé de fraîcheurs salines sur les ramparts, la herse de la porte d'entrée s'abaissait devant le beau monde de la ville. La forteresse prenait alors un air d'animation et de joie inaccoutumées ; et tandis que le corps de musique militaire éclatait en fanfares et en airs nationaux, la forteresse tout entière semblait entrer en danse avec les couples folâtres, et exécuter un immense fandango. Pendant quelques heures, les exilés d'Espagne oubliaient les ennuis de la vie de garnison et se retrouvaient dans la vieille patrie.

Aujourd'hui, de tous ces flots de vie humaine qui ont passé par ici pendant des siècles, il ne reste plus que des traces de pas marquées sur les dalles usées du fort San-Marco.

Le soleil s'est couché, la nuit jette son crêpe de deuil sur ces ruines désertes qui semblent nous reprocher de troubler leur silence.

Nous rentrons en ville par la jetée en nous attardant à écouter les vagues de la mer qui viennent battre mélancoliquement à nos pieds comme des voix d'outre-tombe.

L'abbé H.-R. CASGRAIN.

## VIVE LA FRANCE !

1870

La *Patrie* célébrait, il y a quelques jours, le troisième anniversaire de sa fondation, et publiait, à cette occasion, un supplément rempli d'articles, pièces de poésies, signés des noms d'une foule d'amis de cette feuille. Parmi ces collaborateurs d'un jour, se trouve M. Fréchette, qui a donné à la *Patrie* les vers qu'on lira plus loin. En 1870, pendant la guerre franco-prussienne, cinq cents Canadiens, apprenant les désastres de l'armée française, offrirent leurs services au consul de France. C'est cette généreuse proposition que M. Fréchette rappelle dans les beaux vers qu'on va lire dans une des pages de nos illustrations.

## ECHOS D'OTTAWA ET DE QUÉBEC

Deux fois la semaine, le mardi et le vendredi, qui sont ce que l'on appelle les jours du gouvernement, la Chambre des Communes discute le budget. Les débats languissent un peu sur cette question. Aussi il y a de quoi. Il n'y a guère de nouveau à en attendre. En 1878, les uns réclamaient la protection comme la panacée universelle ; les autres ne croyaient qu'au libre-échange. Dès ce moment la question a été posée et bien vite épuisée. En 1879, la bataille s'est engagée à nouveau sur le même terrain, lorsque M. Tilley présenta son tarif. Depuis cette époque, chacun s'évertue à trouver dans la situation des arguments en faveur de sa thèse favorite. Il est probable que la discussion durera encore plusieurs jours. Une foule de députés paraissent avoir encore des discours en portefeuille, et on dit qu'une fois les discours arrivés dans ce récipient, ils veulent à tout prix en sortir.

Mais voici la Chambre de Québec en pleine session. Allons-nous avoir assez d'éloquence ! Attendons-nous à un déluge de discours. De l'est et de l'ouest les périodes éloqu岸tes vont pleuvoir. Journalistes politiques, mes frères, c'est vous que je plains, vous, obligés par état, de recueillir les paroles qui tombent de la bouche de nos gouvernants ! Deux sessions à la fois, c'est trop pour les journaux, trop pour le pays qui ne pourra jamais suivre à la piste tant d'orateurs. Autant vaudrait chevaucher sur deux chevaux et encore cela serait comparativement plus facile.

La Chambre d'Assemblée de Québec a élu son président, et le choix est tombé sur M. Taillon. La droite et la gauche se sont plu à le féliciter. Nous ne pouvons nous empêcher de suivre un si puissant exemple.

Chez M. Taillon, le député, l'avocat sérieux, est doublé d'un homme fort aimable. Il a toujours été l'âme et le boute-en-train des réunions intimes qu'il animait de ses chansons et de joyeuses histoires. Il sera quelquefois tenté de rire sur le grave fauteuil présidentiel. Lorsque M. Chapleau lui demandera de trancher une question d'ordre, il lui répondra en sourdine :

Brigadier, vous avez raison.

et si la Chambre perd son temps en discussions futiles, il lui dira de sa voix superbe :

Allons enfants de la patrie,  
L'heure du travail est arrivé,

et si la Chambre s'attarde à discuter longtemps après minuit, il lèvera la séance sur l'air de :

Bonsoir, mes amis, bonsoir.

Il paraît qu'à la première séance, M. Marchand, en voyant le Président remuer une énorme liasse de papier, a murmuré :

—Allons, taillon, de la besogne !

## LA VIGNE REMPLACÉE

On nous adresse de France le document suivant qui ne manquera pas d'exciter une certaine curiosité, s'il ne trouve pas des sceptiques :

En présence des désastres que le phylloxera cause à la vigne, un agronome courageux, dont les travaux ont déjà reçu la sanction et les encouragements des Sociétés savantes, après bien des essais infructueux pour conjurer le mal, est parvenu, non à le dompter, mais à le tourner. Abandonnant donc la vigne à son malheureux sort, il s'est demandé si l'on ne pourrait pas trouver dans un autre végétal les éléments de prospérité qui nous font défaut par la disparition du précieux arbuste.

Cette plante est aujourd'hui toute trouvée : c'est une variété de *Betterave rouge*, sans rivale dans le monde entier, par ses qualités incomparables, qui serait appelée à recueillir l'héritage de la vigne.

Comme on le sait, la betterave fournit, en effet, des alcools de premier choix ; pourquoi sa pulpe, traitée comme le moût du raisin, ne donnerait-elle pas une boisson équivalente ?

Le fait est accompli ; cette betterave rouge, fort sucrée, produit par la fermentation un vin qui ne le cède en rien à bien des vins soi-disant de nos crus méridionaux. Au surplus, elle a l'avantage immense de s'accommoder de tous les terrains et principalement sous tous les climats, double motif pour la faire rechercher par les agriculteurs.

Le vin de betterave ! c'est là une initiative que nous tenons à signaler, ne serait-ce qu'en vue de provoquer de nouvelles recherches, ou même de nouvelles ressources à notre viticulture en détresse.

Dans le but de vulgariser cette plante, le propagateur se met gratuitement à la disposition des agriculteurs pour leur fournir les graines dont ils auraient besoin. — On peut donc s'adresser en toute confiance à M. AUGUSTE DELEUIL, agronome, à Gardanne, près Marseille (France).

Quand on commence à se retourner dans son lit, il est temps de se lever. WASHINGTON.